

Entretien avec l'Association de jeunes d'origine turque "Bosphore"

(entretien avec Nihat ONER, président, et Mesut COBAN, trésorier)

Propos recueillis par Abdellatif CHAOUITE et Anne LE BALLE

Ecarts d'identité : Depuis quand votre association existe-t-elle, et quels ont été les motifs de sa création ?

Association Bosphore : L'association existe officiellement depuis avril 1993, mais nous avons commencé les démarches depuis le mois de janvier. Au départ, nous étions un groupe de jeunes d'origine turque qui suivions ensemble des cours de turc avec une professeur envoyée de Turquie. Généralement les turcs se connaissent bien entre eux, d'abord parce qu'ils ne sont pas très nombreux, de plus ils viennent souvent des mêmes régions de la Turquie, et parfois ils se retrouvent. Il y a souvent des liens de parenté. Donc en fait dans le groupe, ce sont des amis. Ensuite, le Comité de Liaison des associations turques de Lyon, qui s'appelle maintenant Horizons Turcs, nous a aidé à créer cette association. D'abord on a commencé par faire un groupe de danse folklorique, car c'était l'activité la plus facile à mettre en place : il n'y avait pas besoin de savoir la langue turque pour danser. D'ailleurs, il n'y a pas que des turcs dans le groupe : il y a une algérienne, et une italienne. On aimerait bien développer cela, ouvrir à d'autres personnes. En fait, nous avons été invité par la Mairie de Moirans pour un festival culturel, et on nous a demandé de créer un groupe de danse folklorique turque : ça a démarré là. De plus, on dansait déjà pour le 23 avril, le jour de la fête nationale turque. Et puis créer une association, c'était aussi le moyen d'avoir une salle plus facilement pour travailler que si nous étions un groupe comme ça. Ensuite, on a commencé à faire d'autres activités : après la danse, on a monté une petite pièce de théâtre pour le 23 avril ; et ensuite des cours de "saz", la cithare. Mais on a aussi envie d'avoir d'autres activités comme par exemple faire le lien entre les familles turques et l'école, pour une meilleure réussite scolaire. Dans un mois, on espère inviter un avocat turc de Paris pour qu'il explique les nouvelles lois sur le séjour en France, comment devenir français... c'est intéressant au point de vue intégration je pense, car beaucoup de turcs ne demandent pas la carte d'identité française, c'est un peu dommage.

E.d'l. : Pourquoi pensez-vous qu'ils ne la demandent pas, et pourquoi c'est "dommage" ?

A.B. : Par exemple dans mon cas, mon père est arrivé en France vers 1970, il espérait travailler ici un peu puis repartir en Turquie, mais ça n'a pas été le cas parce qu'il s'est trouvé bien ici, il avait un travail. Et puis en 1980, il a demandé un regroupement familial, et en 1982 nous sommes arrivés. Je crois qu'ils ont encore à l'esprit de retourner un jour en Turquie, parce qu'ils se sentent encore étrangers. C'est sûrement une des

raisons pour laquelle ils ne demandent pas la carte d'identité. D'autre part, la France ne reconnaît pas la double nationalité avec la Turquie, et aussi à cause de l'armée. Si je pense que c'est dommage, c'est parce qu'un des buts de l'association c'est d'intégrer la deuxième et la troisième génération, parce que je sais moi qu'on ne retournera pas. Moi, en tout cas je ne retournerai pas, c'est évident. A mon avis ça se passe de la même manière pour les jeunes d'autres origines, à part peut-être les Portugais, car il y en a plus qui veulent retourner là-bas. En fait, certains jeunes turcs aussi voudraient bien retourner, mais vu la situation économique en Turquie c'est plus difficile.

E.d'l. : Pensez-vous que si la Turquie était dans une situation économique plus florissante, la majorité des jeunes turcs retourneraient là-bas ?

A.B. : Je ne sais pas trop, cela dépend de leur région d'origine en Turquie — région riche ou région pauvre — cela dépend de la mentalité, cela dépend de leur réussite scolaire ici. S'ils ont un niveau assez élevé, je pense plutôt qu'ils resteront ici, ils gagneront plus ici. Alors que ceux qui ont suivi des filières techniques, ils auront plus de réussite en Turquie.

E. d'l. : Qu'en est-il des conflits entre générations au sein de la communauté turque à propos de la culture turque ?

A.B. : Je pense que l'immigration turque étant récente, il y a encore un lien étroit entre les générations. Par exemple mon frère aîné vient de se marier et il habite encore chez mes parents avec son épouse, comme cela se fait en Turquie, la brue aide sa belle-mère à la maison. Il existe encore ce sens du respect et de solidarité, ils n'ont pas encore la mentalité dite française.

E.d'l. : Le traitement entre les filles et les garçons est-il très différent ? Par exemple, est-ce que dans votre association vous discutez de ces problèmes là ? Est-ce que les filles participent aux activités de l'association ?

A.B. : D'abord je pense qu'en Turquie on assiste à une certaine évolution de la condition féminine, et ici aussi. Dans notre association, nous avons plus de filles que de garçons, et c'est dû d'abord à la confiance que les parents nous ont donné, ainsi qu'au fait que nous nous connaissons assez bien entre familles, et aussi parce que pour les cours de turc et la danse folklorique, les deux professeurs sont des femmes, qu'elles connaissent bien les familles, c'est comme ça que nous arrivons à faire sortir les filles d'un cadre trop traditionnel. C'est une révolution très importante.

E.d'l. : C'est donc grâce à l'adhésion des parents aux activités de l'association ?

A.B. : Pour le moment il n'y a pas de problèmes. Mais c'est aussi une question d'âge : les filles sont pré-adolescentes et adolescentes, il n'y a pas vraiment de "grandes". Nous, nous avons 18 ans, mais la moyenne d'âge est à peu près de 16 ans ; il y en a aussi de 13, 14, 15 ans.

E.d'l. : Est-ce que vous pensez que cette évolution de mentalité par rapport aux filles se rencontre d'une façon générale dans la population turque ?

A.B. : Selon l'origine sociale, cela change. Par exemple les parents d'origine paysanne ont plus de mal à accepter que leurs filles sortent du cadre que ceux qui viennent des villes, qui ont fait des études supérieures. Et comme les nouvelles générations vont à l'école plus longtemps, il y a manifestement une progression, en Turquie aussi.

E.d'l. : Est-ce que vous avez des relations avec d'autres jeunes, français ou issus de l'immigration, par l'association ou en dehors de l'association ? Avez-vous les mêmes préoccupations que les autres jeunes ou vous sentez-vous comme ayant des particularités ?

A.B. : Non, je ne pense pas que l'on ait vraiment des particularités. On va comme les autres à l'école, et l'école permet de mélanger toutes ces cultures, et ça aide beaucoup à l'intégration. Quand je rencontre un jeune turc ou un jeune français, pour moi c'est pareil. Avec un jeune turc, on ne parle pas des problèmes politiques en Turquie par exemple.

E.d'l. : Est-ce que le fait qu'il existe parfois des tensions entre les parents, des désaccords politiques ou religieux, provoque des tensions entre les jeunes.

A.B. : A notre niveau, pas encore. Certains jeunes ont des opinions politiques, mais je ne crois pas que ce soit assez fort pour avoir une influence. Mais les adultes, du fait de leur opinion politique, ils se sont séparés en trois associations différentes, dont certains sont extrémistes. Les jeunes qui sont dans les familles extrémistes, je les vois, je leur parle, et je constate qu'ils ne sont pas particulièrement touchés par les opinions politiques de leur famille.

E.d'l. : Quelle est votre démarche en ce qui concerne l'action que vous voulez mener pour la réussite scolaire et le rapport entre les familles turques et l'école. Est-ce que c'est une demande des parents, ou est-ce que ce sont les jeunes de l'association qui sont sensibilisés directement à ce problème ?

A.B. : Au départ, nous voulions organiser des cours de soutien scolaire car nous nous étions rendus compte au sein du groupe d'enfants et de jeunes qui suivait les cours de turc qu'il y avait des problèmes scolaires, et surtout pour le français, la langue française. C'est aussi parce que les jeunes ont deux langues, le turc à la maison, et le français en dehors. Au début on voulait faire du soutien scolaire, mais on s'est rendu compte qu'il y avait déjà beaucoup d'associations ou d'organismes qui en faisaient, alors on s'est penché sur la possibilité de faire le trait d'union entre les familles et l'école. Les grands de l'association, on s'est rendu compte que les parents voulaient que les jeunes

étudient jusqu'au collège, et qu'après ils aient un boulot et qu'ils gagnent de l'argent, et plus on a un métier technique ou plus on a d'argent, et plus on a de chances de retourner en Turquie. Et nous on veut qu'ils se rendent compte que tout ça s'est fini. C'est pour cela qu'on pense qu'il est important que les enfants continuent leurs études.

E.d'l. : Est-ce que vous, en tant que jeunes d'origine turque, vous êtes confrontés au racisme, ou à une forme de rejet en général ?

A.B. : Le fait qu'on ne soit pas très nombreux fait qu'on n'a pas trop de problèmes de ce côté là. Par rapport à l'Allemagne, c'est différent car historiquement la France n'a pas eu les mêmes relations avec la Turquie. Nous savons bien ce qui se passe en Allemagne et ça nous fait peur. En fait, beaucoup de familles turques ont des antennes paraboliques et cela leur permet de suivre les émissions de la télévision turque et d'avoir ce genre d'informations et de les comprendre mieux qu'à la télévision française. La télévision en langue turque aide aussi les enfants à apprendre la langue. En ce qui concerne le racisme, je n'y suis pas directement confronté, pas quand je suis seul. Quand je me promène avec ma mère qui porte le costume traditionnel, à ce moment-là on me regarde, mais ça ne va pas plus loin.

E.d'l. : Est-ce que le fait d'avoir des activités tels que le cours de turc ou la danse folklorique turque correspond à un désir des jeunes eux-mêmes ou au désir des parents ?

A.B. : C'est plutôt une volonté des jeunes car les parents qui veulent que leurs enfants fassent des études préfèrent qu'ils fassent leur travail scolaire plutôt que des activités extra-scolaires.

E.d'l. : Alors pourquoi le folklore turc, la musique turque, quel sens ça a pour vous en vivant ici de rester bien ancrée dans la culture d'origine de vos parents ? Qu'est-ce que ça vous apporte ?

A.B. : Je pense que c'est pour affirmer notre origine, c'est comme ça que l'on peut affirmer que nous sommes là. Le folklore, c'est aussi le moyen le plus facile car ça ne demande pas de grandes connaissances en langue turque. Si nous ne nous affirmons pas, on va vers une assimilation. Si on dit que nous sommes là et que l'on veut travailler avec d'autres cultures, on va plutôt vers une intégration. ■